



Conférence donnée au cours de la session 2008 des Semaines Sociales de France, "Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?"

L'universel à l'épreuve du pluralisme

ENZO BIANCHI, AGNÈS VON KIRCHBACH*

ENZO BIANCHI

Selon la Bible, le premier homicide a eu lieu près d'un autel et après un sacrifice offert à Dieu. Il suffit, pour s'en convaincre, de revenir au livre de la Genèse et au récit de Caïn et Abel (voir Gn 4,3-8). Et il est incontestable que les religions, au cours de l'histoire, sont devenues des motifs de violences et de guerres. Cela est vrai en particulier des monothéismes, notamment en raison de leur prétention à l'universalisme. Or, dans le christianisme, pour me limiter à mon propre milieu religieux, le pluralisme est attesté dès les écrits fondateurs. L'Église a en effet reconnu comme canoniques quatre évangiles et non un seul, et le Nouveau Testament lui-même est un témoignage pluriel

* **Enzo Bianchi** est le fondateur et prier de la communauté de Bose (Italie), qui rassemble des moines et moniales des diverses confessions chrétiennes. Parmi ses derniers en français : *Chrétien, que dis-tu de toi-même ?*, Paris, Bayard, 2006 ; *Écouter la Parole*, Bruxelles, Lessius, 2006 ; *Aux prêtres*, Paris, Parole et silence, 2006 ; *J'étais étranger et vous m'avez accueilli*, Bruxelles, Lessius, 2008.

Agnès Von Kirchbach est pasteur de l'Église Réformée de France.

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

rendu au « seul Seigneur, Jésus Christ » (1Co 8,6). Les Écritures nous l'enseignent donc : l'unique Dieu ne peut être dit que dans la pluralité des expressions.

À la lumière de ces réalités, je voudrais relire maintenant le rapport entre universalisme et pluralisme, en offrant quelques pistes de réflexion pour penser la présence de la religion – je me limiterai ici au christianisme, auquel j'appartiens – dans le contexte de nos sociétés laïques.

Un besoin universel de l'autre

Je dirais tout d'abord que la communion plurielle qui découle de la révélation biblique, comme on vient de le voir, devrait aider à repenser l'universalisme, cette tendance qui a suscité tant d'attitudes de violence et de persécution dans l'histoire. Pour que l'universalisme ne dégénère pas jusqu'à devenir totalitaire, ce dernier doit dès lors être pensé avant tout comme un « besoin universel de l'autre » et compris comme une vocation à l'exil, à la diaspora, à la dispersion parmi tous les peuples : car la foi ne peut coïncider avec une culture, une ethnie ou un système de pensée déterminés. L'Évangile ne peut pas se réduire à une seule forme culturelle !

Par ailleurs, l'absolutisation de la vérité, l'idée d'être dépositaire et propriétaire de la « Vérité », comprise comme universelle, a causé nombre de violences et d'oppressions au nom de Dieu. Or la vérité ne saurait être en notre possession ; tout au plus pouvons-nous en être possédés. Dans le christianisme, les intolérances au nom de la vérité sont issues d'un glissement progressif d'une conception biblique de la vérité – selon laquelle elle est la personne du Christ, qui excède toujours l'Église et exige d'elle la conversion – à une conception doctrinale et dogmatique de la vérité, dont l'Église pourrait s'ériger en

maîtresse. On court alors le risque, dénoncé déjà par Pascal, de « faire une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu » (Pensées 597).

Dans ce contexte, rappelons-nous que, dans l'histoire chrétienne, s'est aussi produite la démonisation de l'autre : le païen, l'hérétique, le juif, le musulman sont autant de visages historiques dans lesquels le christianisme a cru reconnaître l'Ennemi, voire l'Anti-Christ. Et cela s'est souvent produit à travers un processus d'altération d'une différence partielle en altérité absolue. Le christianisme doit alors être prêt à redécouvrir la catégorie de la *xeniteía*, de l'« étrangéité », si essentielle à la révélation chrétienne. La conscience d'être eux-mêmes « étrangers et pèlerins » (1P2,11) peut constituer pour les chrétiens le point de départ d'une rencontre avec l'autre. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourra arriver à reconnaître l'autre comme un frère, après avoir saisi et pris en compte toutes ses différences radicales de langue, d'ethnie, de couleur, de religion... Ces différences, qui pourraient fonder une inimitié, deviendront la base d'une authentique fraternité, qui passera par l'accueil en nous de la différence de l'autre.

Mais si ces comportements d'arrogance universaliste, de prétention à la vérité et de déni de l'autre ont accompagné l'histoire du christianisme – et l'Église doit s'en repentir -, il est une autre attitude, au plan politique, à travers laquelle la religion chrétienne a invalidé sa vocation au pluralisme : c'est son alliance avec les pouvoirs temporels. Les siècles de la chrétienté, qui ont fait suite à l'époque des persécutions, dès Constantin, ont ainsi été caractérisés par l'osmose entre l'Église et les institutions sociales et politiques. Si les pouvoirs politique et religieux n'ont presque jamais coïncidé en une même personne ou une même fonction en Europe, le pouvoir a, quoi qu'il en soit, longtemps été pensé, proclamé et perçu

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

comme chrétien. Cette longue période de compromis entre Église et pouvoir politique a été, dans l'espace chrétien, à l'origine de nombreuses intolérances et violences. Et s'il est vrai que là n'est pas la vérité du christianisme, il s'agit néanmoins d'une de ses formes de réalisation historique, certes dépassée, mais dont nous devons tenir compte.

Désormais toutefois, il apparaît clair que les chrétiens vivent en condition de minorité dans notre continent : depuis plusieurs décennies déjà on a quitté l'espace de la chrétienté, de l'osmose entre l'Église et les institutions politiques. Cette donnée s'accompagne en outre d'une structuration et d'une composition transformées de la société civile : un pluralisme de croyances et de cultures caractérise nos villes et nos pays, et les caractérisera toujours plus. Comment conserver alors son identité et l'approfondir dans la confrontation et la rencontre avec les autres, sans tomber dans des attitudes de fermeture préconçue, de refus, d'intolérance et de rejet ? Et comment vivre cette volonté de rencontre, ce désir de dialogue, sans céder à la tentation du relativisme et abdiquer à sa propre histoire et à sa tradition ?

La grande tentation d'aujourd'hui

La grande tentation présente aujourd'hui dans l'espace ecclésial, face à la condition de minorité qui peut effrayer, semble à nouveau celle de s'identifier avec l'Occident, de se présenter comme « religion civile », utile à une société toujours plus fragmentée et égarée. L'Église voudrait ainsi fournir un « supplément d'âme » à la société, en lui offrant les valeurs que celle-ci est incapable de se donner d'elle-même, mais dont elle a besoin pour assurer son ordre et son équilibre. Il se pourrait bien que, de cette manière, l'Église réussisse à affermir sa présence et son

influence dans la société ; mais le prix qu'elle aurait à en payer serait extrêmement élevé : comment demeurerait-elle libre de ne répondre, en dernière instance, qu'à l'Évangile ? Comment pourrait-elle, au nom de ce dernier, assumer des positions courageuses ou proférer des paroles prophétiques, parfois même désagréables pour l'ordre régnant ?

Le christianisme égarerait ainsi sa conception « subversive », « anormale » de la politique (dont a parlé notamment le père Paul Valadier). La foi chrétienne ne peut en effet se réduire à aucun modèle culturel, à aucun projet politique. Car, assurément, dans l'œuvre d'édification de la cité qui les réunit aux autres hommes, les chrétiens n'ont pas de certitudes ou de recettes : l'Évangile ne fournit pas de formules magiques sur la base desquelles indiquer la voie menant infailliblement à la réalisation des objectifs d'une société plurielle. Or c'est ici précisément que se situe la responsabilité historique des croyants : ceux-ci ne peuvent vivre leur foi qu'en s'immergeant dans l'histoire et dans son opacité, dans ses contradictions, dans ses problématiques, et jamais en s'évadant de l'histoire, qui est le domaine où se manifeste la présence de Dieu. Mais dans cette immersion, la communauté chrétienne est appelée à vivre une différence par la qualité de ses relations, en devenant cette communauté alternative qui, dans une société marquée par des relations fragiles, conflictuelles et consommatrices, exprime la possibilité de relations gratuites, fortes et durables, cimentées par l'acceptation mutuelle et le pardon réciproque.

La vraie « différence chrétienne »

Voilà la « différence » chrétienne, une différence qui exige aujourd'hui des Églises qu'elles sachent donner une

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

forme visible et vivable à des communautés modelées par l'Évangile. À travers cette capacité de façonner des communautés ouvertes et accueillantes, le christianisme manifeste en effet son éloquence et sa vigueur, et offre une contribution particulière à la société laïque dans sa recherche de projets et d'idées pour l'édification d'une cité véritablement à la mesure de l'homme. Si, d'une part, la politique a besoin aujourd'hui de se donner une épaisseur culturelle, elle a aussi la nécessité de se donner une épaisseur morale et éthique. Le propre de la communauté chrétienne dans les contingences actuelles, sa tâche prophétique, consiste peut-être dans un travail de profondeur et de longue haleine qui jette les bases d'une vie commune possible et praticable, qui donne sens, qui ouvre à l'avenir et qui rende vivable l'aujourd'hui, en suscitant des attentes et des projets. La différence chrétienne devient ainsi un stimulant et un ferment dans la société, car toute parole et tout geste prophétique a des répercussions sur l'ensemble du corps social.

Mais invités à ce dialogue avec la modernité, avec la complexité, avec le pluralisme culturel, religieux et éthique, les chrétiens doivent veiller à entrer dans ce débat avant tout en faisant confiance à la force d'impact de l'humilité chrétienne, en usant de douceur, sans se placer en concurrence avec d'éventuelles arrogances momentanées de la part d'autres religions ; ils devraient être prêts à renoncer à certains droits et privilèges, acquis par le passé, mais qui constituent aujourd'hui un obstacle en vue d'une proposition crédible de leur foi. La voie kénotique, d'humble abaissement, parcourue par le Christ est l'exemple que les chrétiens et les Églises sont appelés à suivre.

Cette mise en garde vaut aussi, selon moi, pour la tâche de l'annonce de l'Évangile, cette « nouvelle évangélisation » dans laquelle l'Église catholique s'est

engagée depuis plusieurs années, mais qui ne peut prétendre être la panacée pour résoudre les problèmes de la modalité de présence chrétienne dans la société. La nouvelle évangélisation ne signifie pas l'imposition de l'Évangile et de l'appartenance chrétienne à l'Europe ; elle ne représente pas une « rétro-évangélisation » qui nous ramènerait à un Occident chrétien précédant la modernité, et moins encore la tentative d'un avenir confessionnaliste, qui ne tienne pas compte de l'horizon œcuménique assumé par les Églises ces dernières décennies. « Il est temps de sortir de toute voie étroitement confessionnelle, a écrit le théologien Jürgen Moltmann, pour avancer ensemble au large. L'heure est à l'œcuménisme pour une nouvelle Europe, faute de quoi les Églises deviendront une religion du passé. »

Une nouvelle évangélisation nourrie de dialogue

L'évangélisation doit donc se nourrir de dialogue, parce qu'évangéliser signifie également écouter le monde, écouter les hommes et les femmes d'aujourd'hui pour pouvoir leur annoncer la bonne nouvelle dans un langage compréhensible. Ces paroles de Paul VI sont plus valables que jamais : « L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait conversation » (*Ecclesiam suam* 67). La communication de la foi doit donc être un processus spirituel qui initie les personnes au mystère de leur existence et non pas un endoctrinement dogmatique et moral ; elle ne doit forcer la porte d'aucune maison pour annoncer son message, ni convertir qui que ce soit à n'importe quel prix.

Quant au pluralisme religieux, il s'agit de ne pas être abstrait : on ne rencontre jamais l'islam en tant que tel, ou telle religion, mais bien des hommes et des femmes

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

qui appartiennent à des traditions religieuses déterminées et pour lesquels cette appartenance constitue un aspect d'une identité multiple, et non monolithique. Dans ce « cheminement ensemble », dans cette existence les uns à côté des autres, dans ce dialogue, les chrétiens ne doivent pas emprunter les voies de l'apologie ni prendre à leur compte des attitudes défensives ou, pire encore, agressives, mais ils ont à apprendre à créer des espaces de vie et d'accueil, afin d'édifier une cité non simplement multiculturelle et multireligieuse, mais inter-culturelle et inter-religieuse. En effet, face à celui qui est « autre » par la langue, l'ethnie, la culture, les usages alimentaires et médicaux, il est nécessaire avant tout d'apprendre l'alphabet à travers lequel s'adresser à lui, en manifestant concrètement la proximité et la sympathie « cordiales ». Ce n'est que de cette manière que l'on pourra « édifier une maison commune pour l'humanité, dans laquelle Dieu puisse vivre ». En effet, le message chrétien ne doit pas être transmis à tout prix, ni à travers des formes arrogantes, ni par l'ostentation de certitudes qui mortifient ou par des splendeurs de vérité qui éblouissent. N'oublions pas les paroles d'Ignace d'Antioche, au début du II^e siècle : « Le christianisme n'est pas une œuvre de persuasion, mais une œuvre de grandeur. » Celle-ci exige l'exercice d'une authentique humanité.

Si l'on accepte d'adopter cette attitude généreuse dans le dialogue avec ceux qui professent une religion différente, ou avec ceux qui ne croient pas, on parviendra alors à renoncer à se reprocher réciproquement les maux commis les uns aux autres. Et on en viendra à réaffirmer, chacun selon son propre monde de pensées et de certitudes, et en faisant mémoire des splendeurs et des misères qui l'ont caractérisé, que tout être humain est plus grand que le mal qu'il est capable d'accomplir. Un tel dialogue, qui se nourrisse de raison, qui fasse usage de

respect de l'autre, qui sache relire l'histoire pour permettre une guérison des mémoires, n'est certes jamais facile ; mais il demeure indispensable si l'on veut continuer à vivre ensemble dans notre monde qui, sans justice et sans paix, est destiné à devenir invivable.

(Traduction de l'italien par Matthias Wirz)

AGNÈS VON KIRCHBACH

Quel est le sens théologique et spirituel de la pluralité des religions ? Comment penser la diversité des religions dans l'affirmation chrétienne d'un Dieu unique ? Ou pour le dire autrement, pourquoi Dieu ne se manifeste-t-il pas de manière univoque à tous ? Cela mettrait fin aux discussions et surtout, aux guerres de religions. On saurait qui a raison, qui a tort. Déjà les disciples de Jésus lui ont posé une question similaire : « comment se fait-il que tu ne te manifestes pas au monde ? » (Jn 14,22) La réponse de Jésus peut se résumer de la manière suivante : sans lien d'amour pas de révélation ; elle est nécessairement intrinsèque à une relation d'appréciation et d'estime positive.

Le fait même que Dieu ne vient pas régler nos interrogations, nous oblige à sortir d'une vieille identification entre ce Dieu qui se donne à connaître et les structures religieuses dans lesquelles nous nous trouvons. Apparemment, quelque chose d'essentiel nous manquerait et ne pourrait mûrir en nous s'il y avait une immédiateté entre le Dieu-qui-se-donne-à-connaître dans les structures temporelles et culturelles de notre monde et les systèmes religieux qui veulent en capter l'essentiel. Le Dieu des grandes religions monothéistes ne se laisse pas intégrer dans les conceptions du monde. Il reste leur au-delà. Il

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

maintient une distance entre la mise en place de nos manières de croire, avec nos institutions religieuses, et Lui-même dont on ne prononce pas le nom, comme nous l'apprend la tradition juive, et auquel nous nous soumettons par amour, comme nous l'enseigne l'islam.

Nous nous situons ainsi dans la longue tradition des Pères de l'Église qui parlent de théologie apophatique. Elle se base sur la reconnaissance qu'aucun langage humain, aucune expérience spirituelle, aucune liturgie ne peut contenir l'Éternel. Dieu est toujours au-delà ou en deçà de nos paroles, de nos actes et de nos célébrations. Nous pouvons recueillir du sens mais le sens que nous donnons n'est pas Dieu.

Il existe plusieurs modèles de dialogue entre les religions d'un même espace culturel :

1. Ma religion contient toute la vérité de Dieu ; tous les autres sont dans l'erreur
2. Ma religion contient toute la vérité de Dieu mais les autres peuvent posséder des éléments de cette vérité
3. Toutes les religions sont vraies mais empruntent des chemins différents
4. Toutes les religions contiennent quelque chose de la vérité de Dieu mais sont aussi marquées par le mal ; l'erreur ; l'obscur.

De ces quatre modèles dérivent des conséquences sur la rencontre entre les religions :

1. Aucun dialogue n'est souhaité, seul l'appel à la conversion « à moi » importe
2. On peut discuter, je ne changerai pas mais je reconnais certaines valeurs chez les autres.
3. Une position apparemment très tolérante, mais qui n'intègre pas les incompatibilités : des choses contradictoires ne peuvent pas être vraies en même temps. Exemples : Jésus est-il rabbi, prophète ou Christ ?

La fin de la vie humaine est-elle une dispersion de la matière, une réintégration dans le Grand Tout, comme le pensent l'hindouisme et le bouddhisme, ou une communion, comme le pensent les monothéismes.

4. Chaque religion doit se réformer, combattre le mal, se transformer ; elles peuvent entrer en partage.

Ce dernier modèle est inconfortable et exigeant ; il ne nous permet pas de nous reposer sur ce que nous savons. Il creuse en nous le désir, la volonté de l'écoute, de l'achèvement, de la maturation. Il requiert une attitude humble. Dans cette dernière catégorie « partage », il existe plusieurs formes de dialogue : le dialogue de la vie (habiter le même quartier, se retrouver au travail, l'école) ; le dialogue par le travail en commun, des engagements, des œuvres ; le dialogue des échanges théologiques entre spécialistes ; le dialogue de l'expérience religieuse.

Ce qui fait des religions une menace

Dans quels cas les religions deviennent-elles une menace pour l'espace public ? Elles le sont d'abord lorsque la différence religieuse est niée en tant que dimension constitutive positive de ma propre démarche religieuse. Elles le sont lorsque la recherche de la vérité devient une affirmation conceptuelle positiviste à laquelle il faut soumettre les autres ; lorsqu'on se croit autorisé à localiser la vérité de l'Absolu dans un lieu, un livre, une pratique, une œuvre humaine, en oubliant qu'il y a encore du chemin à faire et que Dieu reste au-delà de nos compréhensions.

Sont également une menace toutes les formes de fondamentalisme qui arrêtent la recherche de la compréhension. Le fondamentalisme peut être compris comme une coupure entre une expérience religieuse

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

authentique et une recherche spirituelle et raisonnable de situer cette expérience dans le temps et la culture , une coupure qui limite le religieux à un espoir émotionnel et une pratique rituelle. Un ami juif me disait : il est dangereux de lire uniquement les textes sacrés sans lire les commentaires de celles et ceux qui les ont lu avant nous et sans chercher à entendre nos contemporains.

Il y a menace encore lorsque la question de l'équité des faits (situation matérielle, accès à l'eau, éducation etc) n'est pas prise en compte à l'intérieur des cultures et entre cultures ; lorsque l'on ignore ou nie l'histoire des jugements, des hostilités religieuses, la haine, les persécutions - il faut les traverser, mais non pas les ignorer. Il y a menace lorsque une conception du politique et du religieux rend l'un dépendant de l'autre. La religion qui veut coiffer la société ne nous paraît pas acceptable dans l'esprit démocratique qui est le nôtre aujourd'hui en Occident. Mais une telle situation a réellement existé en France, quand il n'y avait pas de place pour des citoyens qui voulaient croire autrement. Il peut arriver aussi que la société veule se soumettre la question religieuse et dicte la foi. Nous avons observé cette situation dans un certain nombre de pays communistes.

Enfin, il y a menace lorsque l'on accepte l'image que l'autre se fait de soi, même si on ne se sent pas flatté par cette représentation. Qui suis-je pour l'autre ? Je prends un exemple de la tradition abrahamique : pour la tradition juive, nous les chrétiens et les musulmans, nous sommes les descendants d'Esau, des rustres, ceux qui avancent et vivent par la force physique (les guerres), psychologique, économique, etc. De notre côté, nous nous comprenons nous-mêmes comme les descendants de Jacob, les cultivés, les bénis. Les musulmans, eux, réclament la tradition d'Ismaël, le béni, le sacrifié, l'aîné, l'héritier plénier des promesses faites à Abraham.

La juxtaposition des positionnements aboutit à une impasse. La dogmatique est comme l'archéologie des religions : elle nous parle de solutions et de réponses à des questions de telle ou telle époque. Souvent d'ailleurs nous ne connaissons plus la question mais seulement la réponse en tant qu'affirmation, souvent rigide. Un dialogue à partir de cette archéologie de la pensée du passé ne nous aide pas à cerner les questions du présent ou à ouvrir une perspective d'avenir dans une situation historique changée.

Les religions, chances pour la société

La religion est une chance comme critique de la société – et la société l'est aussi comme critique de la religion. Par exemple, comment est pensée la place publique des femmes : égalité ? Ou la société se sert-elle de la religion pour imposer une différence de type patriarcale ? Il se peut aussi que la religion se serve de la culture pour imposer un rabaissement. Ceux qui arrivent d'ailleurs découvrent des évolutions des manières de vivre concrètes. Mais rappelons qu'en Europe, les femmes portaient bien un foulard dans l'espace public jusque il n'y a pas si longtemps. Comment la question de la justice sociale est prise en compte ?

Autres questions pour les religions : comment sont articulés discours positiviste et discours apophatique ? Si la religion prétend pouvoir tout dire de Celui dont elle se reçoit, elle devient idéologique. Si elle maintient la conscience de l'inachèvement de l'humain, elle contribuera à la pensée créatrice dans la société. Comment, également, la pensée religieuse prend-elle en charge la réalité du mal ? Qui est rendu responsable quand quelque chose va mal ? Certains groupes de personnes (xénophobie, racisme) ? Une autre religion ? La société en

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

tant que telle ? Il faut avoir là une très grande vigilance ! C'est une chance pour la société si la religion ne verse pas dans la simplification en se permettant de « localiser » le mal. La religion contribue alors à maintenir les citoyens loin des culpabilisations qui mènent aux chasses à l'homme.

Peut-on trouver comment parler positivement et avec estime de celles et ceux qui croient différemment ? Jusqu'à maintenant, le modèle religieux dominant était considéré comme le vrai, ce qui était difficile pour les chrétiens en Chine et les Chinois en Europe. A quelle condition l'autre, dans son irréductibilité, peut-il devenir une chance pour moi et non un terrain à conquérir, à détruire, à mépriser ? Quel accueil dans la société, dans nos têtes, dans nos prières, dans nos manières de penser notre propre tradition religieuse ? « Le sang de tous les humains est rouge » ; redisons l'unité de l'humanité.

Que faire de nos traumatismes du passé et du présent ? Quelle écoute ? Quel accueil de ces blessures qui sont le terreau des méfiances ? Comment ne pas passer outre si l'autre fait encore mémoire de telle ou telle époque du passé, mais comment ne pas en rester à laisser se durcir le passé comme seule structure de l'avenir ? Comment rompre avec le passé sans l'ignorer ? Quelle aide au détachement est-ce que nous nous offrons mutuellement ?

Comment dépasser des frontières ?

Je crois qu'il nous faut prendre en compte non seulement l'histoire ou la dogmatique, mais aussi une part de mystique ou de spiritualité qui cherche la rencontre loin des supports matériels de nos religions, mais en Esprit et en vérité – vérité qui, selon St Jean, est une manière de vivre et d'agir, non une force de spéculation. Il nous faut

aussi analyser, et éventuellement modifier, le rapport homme – femme. Celui-ci atteste si nous sommes vraiment capables d'intégrer l'altérité constitutive de l'humanité dans notre mode de penser et de nous comporter. Il nous faut veiller aux échanges de bien matériels et culturels ; ces échanges permettent de mieux comprendre comment le religieux et le culturel s'entrecroisent. Enfin « *Aimez vos proches, vous-mêmes et Dieu; et aimez vos ennemis. Faites pour les autres ce que vous aimeriez qu'ils fassent pour vous* ». Ces quelques versets bibliques suffisent pour nous montrer que nous avons encore du chemin devant nous.

Finalement, qu'est-ce que la société pourrait apprendre de la présence des religions ? Tout d'abord qu'une vie sans signification symbolique mène à une sorte de dépression collective. La société en tant que telle ne peut pas fournir ce sens ; elle peut cependant veiller à ce que les citoyens aient la possibilité d'y accéder personnellement et collectivement. L'homme vit de pain et de justice, mais pas seulement... Ensuite la société peut apprendre des religions que des changements/conversions sont toujours possibles ; rien n'est fixé pour toujours. De même, que l'horizon de la société n'est pas nécessairement un déluge ou le néant, mais peut être représenté sous la figure de la ville fraternelle ou de l'accueil inconditionnel à une table de fête. Enfin, elle peut apprendre que la réalité de la souffrance et de la mort n'est pas une figure absolue de non-sens ou un indicateur de tort. Pour les chrétiens, elle sollicite la capacité de contester, de mobiliser la recherche, de vivre la solidarité, le soutien, la dénonciation, la générosité.

Débat

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

— Comment construire un pont entre l'Église institution et l'Église communautaire, demande un participant, haut-fonctionnaire tchèque ?

Enzo Bianchi : Je crois que l'opposition entre Église institution et Église communauté est une fausse opposition qui n'aide pas véritablement à comprendre la présence des chrétiens comme disciples du Christ au milieu des autres.

Dans l'Évangile, on lit que Jésus, parmi les disciples qui le suivaient, « a fait douze » – je traduis volontairement d'une manière un peu rude pour vous restituer le vrai sens du mot grec. Dans vos Bibles, vous trouvez généralement « il en a choisi douze ». Or, le grec dit : il « a fait » douze. Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement que, sachant que sa vie même était provisoire, qu'elle passait, que sa vie avait eu une naissance, une croissance et qu'elle connaîtrait la mort, Jésus voulait que quelque chose demeure toujours dans le temps et dans l'espace. Oui, à ce moment-là, Jésus a « fait » l'institution. Les Douze sont la première institution de l'Église, douze hommes qui étaient là dans ce moment et auxquels tous les hommes pouvaient se référer. Dans le quatrième Évangile nous le voyons bien : des païens – et non des juifs – qui ne connaissent pas le Christ viennent à Jérusalem, veulent voir Jésus et vont chez les Douze. C'est aux Douze qu'ils demandent « Nous voulons voir Jésus ». Ce passage dit pour moi la nécessité absolue de l'institution.

Bien sûr, on peut toujours dire que les Églises sont devenues une institution trop grande, trop complexe. On peut toujours demander à l'institution de l'Église d'être plus simple, plus pauvre, plus servante. Dans certains moments de l'histoire, nous savons que l'institution en est arrivée à scandaliser, il faut bien le reconnaître. Dans d'autres moments, nous voyons que certains de ceux qui

appartiennent à l'Église ont appelé à une réforme en demandant à l'institution une plus grande fidélité. Il suffit de penser, pour nous catholiques, au Concile Vatican II. Combien de choses ont été dites par le Concile pour que l'Église soit une Église servante et pauvre. Mais l'institution est faite d'hommes. Que ce soit dans l'Église, dans la petite communauté et même la communauté de base, il y aura toujours des problèmes de fidélité liés, d'une certaine manière, à ceux qui sont les plus visibles... La dimension profondément humaine du christianisme l'impose. Ne nous faisons pas d'illusion.

Mais je crois vraiment qu'il ne faut jamais opposer Église institutionnelle et Église de base ; il n'y a pas l'Église prophétique et l'autre qui serait infidèle. Seul le Seigneur au jour du Jugement fera connaître la vérité des choses. Car très souvent il y a dans les Églises institutionnelles, et même en haut de l'Église institutionnelle, des saints disciples de Jésus ! Il suffit de penser à Jean XXIII. Et très souvent dans des communautés de base, il y a des bandits ! Soyez-en sûr. Évitions donc l'opposition, mais acceptons bien plutôt la question que chacun de nous doit se poser avant tout à lui-même : suis-je un reflet du Christ ? Ou ai-je mis le Christ lui-même à mon service, pour ma réussite, mon succès, mon pouvoir ? C'est une question grave que chacun de nous doit se poser absolument.

— Comment l'Église et les chrétiens doivent-ils changer pour entrer en dialogue ? Qu'est en sera le coût ? N'a-t-on pas d'abord besoin de l'institution pour nous porter et conserver la foi ? Comment conserver son identité chrétienne dans le dialogue interreligieux ?

Agnès Von Kirchbach : En tant que protestante, cela ne vous étonnera pas, je me suis déjà demandé si, dans l'Évangile, Jésus entre en dialogue interreligieux ; j'ai

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

trouvé que c'était le cas. Hors territoire, Jésus rencontre une femme, et cela lui a été assez désagréable : c'est la fameuse femme syro-phénicienne dont on ne connaît même pas le nom – sous-entendu, elle est une descendante des adorateurs des Baals, de Jézabel, etc. ; il faut bien se méfier. Jésus ne dit rien et c'est la demande de cette femme qui provoque un étonnement pour lui et la découverte que sa mission n'est pas limitée, alors qu'il pensait peut-être, dans un premier temps, que ce serait ses disciples qui apporteraient la santé qu'elle réclamait, en dehors des limites du territoire de son peuple à l'époque. Jésus s'est laissé interroger ; c'est ce que marque son silence : d'abord peut-être un refus, mais ensuite un accueil de la demande. Il apporte à cette femme une santé là où il s'est mis à l'écoute. Il y a donc quelque chose à donner quand on entre en dialogue, il y a un prix, un changement pour nous : nous devons donner ce dont nous disposons en santé à celles et ceux qui nous interrogent – je comprends le mot santé au sens très très large. Deuxième exemple avec le militaire romain, qui lui aussi demande de la santé pour ceux et celles dont il est responsable. Dans les deux cas, nous avons une demande qui, chez Jésus, provoque une admiration : « Je n'ai pas trouvé de pareille foi ». Notre écoute du monde qui nous entoure nous apporte-t-elle elle aussi cet étonnement qu'existe une demande de confiance et de partage de ce que nous avons réellement pour le partager sans limitation. Voilà quel est le prix selon moi et je trouve que c'est très très beau.

Ensuite, il est évident qu'aucune foi ne peut être vécue de manière individuelle ; elle a toujours besoin de la communauté. C'est le propre même de la foi : donner et recevoir la parole constitue la base même de la foi, de cette manière de nous situer. La communauté est donc une nécessité, mais elle n'est qu'un élément parmi

d'autres éléments de nos identités à construire. Quant au souci de garder son identité, il me semble que le plus important pour chacun est savoir que son identité n'est pas encore complète. L'achèvement dont j'ai reçu la promesse n'est pas réalisé de manière définitive dans mon corps personnel, communautaire, ecclésial et dans celui de l'humanité.

— Nous parlons de dialogue, mais un participant fait remarquer que les récents incidents au Saint Sépulcre ne paraissent pas témoigner de l'écoute et du dialogue...

Enzo Bianchi : Aujourd'hui, nous voulons tous le dialogue : nous voulons l'écoute réciproque parmi les chrétiens et les chrétiennes, parmi les croyants des différentes religions, et, je l'espère aussi, nous voulons vivre cette même attitude envers ceux qui ne croient pas ou qui ne sont pas religieux. Mais il ne faut jamais oublier que nous, catholiques, avons commencé ce chemin de dialogue il y a peu de temps, voilà quarante ans à peine ! Auparavant, nous n'étions pas si prêts au dialogue ni à l'écoute de l'autre. Le cardinal Etchegaray, homme aux réflexions très pertinentes, rappelle souvent que nous sommes tout juste sortis de l'âge de la pierre en ce qui concerne le dialogue. Je crois que c'est vrai.

Il me paraît également essentiel de comprendre que les différentes confessions chrétiennes ne sont pas contemporaines les unes des autres ; et c'est encore plus vrai entre les différentes religions. Nous faisons une erreur très grave en nous scandalisant des attitudes de certaines Églises ou de certaines religions envers nous. Pourquoi nous scandaliser par exemple des affrontements au Saint Sépulcre ? C'est vrai qu'en Europe, le dialogue œcuménique est très gentil. Est-ce à dire que nous avons une manière différente de désirer vraiment l'unité du Corps du Christ ? Je n'en suis pas sûr... Il ne faut pas

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

confondre une certaine manière d'être humain, courtois, avec les sentiments profonds. Non, ne nous scandalisons pas : il y a quarante ans, nous faisons les mêmes choses.

De même, nous nous scandalisons de certaines attitudes de l'islam, comme le port du voile, mais nous oublions, nous les catholiques, qu'il y a 40 ans, les sœurs de clôture étaient obligées de porter le voile toutes les fois qu'elles rencontraient quelqu'un à la porte. Dans beaucoup de monastères, ce voile n'a été enlevé qu'en 1986 seulement.

Il nous faut donc toujours avoir en tête cette idée que nous ne sommes pas contemporains. Il s'agit assurément de faire ensemble un chemin mais avec beaucoup de patience et de magnanimité. Autrement, nous ne ferons que nous offenser les uns les autres. Oui, je crois que la patience est vraiment nécessaire. On ne peut pas aller vite après plus de 15 siècles au cours desquels les Églises ont toujours vu celui du dehors, l'autre, comme quelqu'un à éliminer et ne pas écouter. Nos attitudes sont à convertir certes, mais il faut surtout dans ce travail beaucoup de patience et beaucoup d'écoute.

J'ajouterais que nous devons faire très attention dans le dialogue, car trop souvent, nous, chrétiens, employons des formules qui ne sont pas correctes. Nous disons par exemple que nous sommes une religion du Livre : or ce n'est pas vrai. C'est le cas peut-être de l'islam. Les juifs, eux, ne sont déjà pas très d'accord avec cette expression. Mais il est clair que nous, les chrétiens, nous ne sommes pas une religion du Livre mais la religion de Jésus-Christ. De même, pour le monothéisme : il n'est pas tout à fait exact de dire que nous sommes monothéistes. Le jour où nous avons dit qu'en Jésus, homme comme nous, totalement comme nous, nous pouvons rencontrer Dieu, le christianisme est devenu un monothéisme tout à fait spécial ! Soyons donc vigilants et ne faisons pas de

l'œcuménisme ou du dialogue qui conduit à la confusion. Être clair sur ses positions aide vraiment l'écoute l'un de l'autre, dans un grand respect, avec simplicité. Ce que demande l'autre, c'est une oreille et un cœur qui écoutent en disant la vérité.

Agnès Von Kirchbach : Je dirais pour ma part en conclusion : ne confondons pas nos bonnes intentions et ce que nous faisons réellement. Jésus le dit beaucoup moins gentiment que je ne le fais : « Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et toi, la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? » (Luc 6,41) Le fait que nous soyons énervé par l'une ou l'autre des manières de faire de quelqu'un est un bon moyen pour revenir vers soi et se demander quelles sont chez nous les attitudes choquantes qui pourraient être réformées. Et il y a un mot magnifique que nous n'osons plus tellement utiliser, mais que le Jésus de l'évangéliste Marc dit en premier : convertissez-vous ! Autrement dit, faites autrement. Non pas nécessairement autre chose, mais autrement. Cette intention, cette quête spirituelle qui nous habite, qui nous met en route, nous permet aussi de placer une distance entre la figure du Royaume et ce que nous sommes aujourd'hui. Cela nous permet de vérifier nos manières d'agir et à les convertir si nécessaire. C'est là que la sociologie est tellement précieuse parce qu'elle se situe dans le descriptif ; elle nous dit « voilà ce que vous faites ; après vous direz ce que vous aviez l'intention de faire au départ ».

Dernier point, nous avons souvent en tête la figure du Royaume de Dieu et nous oublions qu'il y a d'autres images dans nos Ecritures pour dire la promesse finale sous des formes différentes : ce sont la ville fraternelle et la table fraternelle, ville et table sans condition d'accès parce que ville et table de Dieu. Je trouve que ce sont des

Les religions, menace ou espoir pour nos sociétés ?

images fortes pour permettre que le présent ne se confonde ni avec le passé, ni avec la figure eschatologique, afin d'inventer un avenir qui soit différent.